

# LA JACQUERIE

PAR M. DE FOURCAUD

C'est ce soir que doit se lever la toile de l'Opéra-Comique sur cette *Jacquerie* dont la révélation au théâtre de Monte-Carlo fit tant d'honneur, la saison passée, à l'initiative de M. Gunsbourg. J'aurai toujours de l'estime et de la sympathie pour les directeurs de spectacles à qui ne suffisent point les joies du répertoire et qui conviennent le public à des œuvres nouvelles. Partout où se rencontrent de bons chanteurs, un habile chef d'orchestre et le nombre qu'il faut d'instrumentistes bien stylés, l'expérience de partitions inédites est possible et désirable. Je sais, en France, une demi-douzaine de théâtres susceptibles de devenir de très honorables foyers de production.

On commence à peine à se douter des services qu'il serait au pouvoir de la province de rendre à l'art musical ; mais, dès là qu'on s'en doute, tout porte à croire qu'on en sera bientôt persuadé. Un mouvement s'est ébauché en ce sens. Que maintenant l'autorité centrale se décide à l'encourager par des stimulants budgétaires et l'on verra les tentatives, isolées et rares encore, se généraliser en se multipliant. Les portefeuilles des jeunes musiciens sont remplis de drames lyriques qui ne demandent qu'à en sortir et à venir à la lumière. Le milieu parisien ne saurait satisfaire à toutes les exigences d'une école active, féconde, aspirant à l'originalité et où chacun s'anime de la juste ambition de s'essayer devant le public. Il appartient à la province de proposer des éléments neufs à la sélection parisienne. Plus nous irons, mieux s'affirmera la nécessité de cette décentralisation, sans laquelle tant de dons généreux, tant de méritoires efforts seront condamnés à rester en souffrance. Puisque l'occasion s'offre à nous de revenir sur cette vérité, nous n'aurons garde d'y faire défaut.

Le poème de la *Jacquerie*, écrit par M. Edouard Blau et Mme Simonne Arnaud, était entre les mains de l'illustre musicien du *Roi d'Ys* quand là mort le frappa. Sur sa table, on trouva la partition du premier acte entièrement achevée. M. Arthur Coquard accepta la lourde tâche de composer la suite. Le tableau d'exposition étant complet en soi, il n'avait pas à y porter la main, sauf pour réaliser, partiellement, l'instrumentation. Le jeune artiste se mit à l'ouvrage. Le drame prit son développement. Somme toute, il s'agit d'une œuvre personnelle, à laquelle l'introduction d'Edouard Lalo sert de portique et fournit quelques thèmes.

Mais la composition dûment terminée, la difficulté se dressait. Où la *Jacquerie* verrait-elle le feu de la rampe ? Les amateurs de musique n'ignoraient pas le nom de M. Arthur Coquard. Des pages symphoniques ou vocales de sa façon avaient été, en assez grand nombre, applaudies dans les concerts. Malheureusement, les directeurs de théâtre se souvenaient d'une aventure cruelle dont un opéra comique signé de son nom avait grandement souffert. C'était une raison pour tous de se mettre en défiance. Rien ne pouvait être plus injuste, et on le savait. Seulement tout le monde attendait que les circonstances eussent raison du fâcheux souvenir et nul n'avait le courage de placer les choses sur leur véritable terrain.

\* \* \*

L'aventure dont je parle n'est plus assez connue pour que j'hésite à la raconter, d'autant plus qu'elle comporte un enseignement. Un directeur, qu'il est inutile de nommer, confiant dans le talent de l'artiste encore à ses débuts, lui avait commandé une partition en trois actes. Le poème choisi par l'impresario devait être tiré d'une pièce fort démodée, jouée avec succès en des temps lointains. Comme il fallait aller vite, un poète fut délégué à illustrer de ses vers les marge-

du vieux vaudeville, l'auteur primitif se chargeant de les relier par des dialogues ayant les répétitions. Les vers remis au musicien étaient d'un mode tout élégiaque. Il les mit en musique selon leur esprit. Au dernier moment, les dialogues survinrent. On vit alors se coudre à une partition délicate et poétique, des scènes d'une bouffonnerie suannée.

Impossible de se dissimuler la crainte contradiction. On coupa de droite et de gauche; on raccorda comme l'on put. Ingéniosités stériles. L'absurdité du livret empêcha de se prêter au charme de la musique. Il me souvient qu'Antoine Rubinstein, en ayant reconnu le prix, déclara très haut qu'on avait affaire à un musicien d'avenir, et partit en guerre contre le ridicule système des commandes. De fait, quoi de plus dérisoire que de commander à un compositeur une partition déterminée sur un poème arrêté en dehors de lui et qui, dans l'espèce, n'était même pas exécuté? Un débutant, naturellement désireux d'être joué, se rend sans conditions. En réalité, il tombe dans le pire piège.

M. Coquard succomba de la sorte, avec un ouvrage de formes très soignées, d'idées aimables et parfois pénétrantes. Ce *Mari d'un jour*, mal présenté, bafoué à l'aveuglette, pourrait bien, tôt ou tard, remanié en ses situations, reparaitre et gagner les suffrages refusés jadis. A la place de l'auteur, j'aurais, ce me semble, pour des temps futurs, la coquette de cette revanche. Mais M. Coquard me répondra, sans doute, qu'il a, pour l'instant, bien autre chose à tenter — et je ne lui donnerai pas tort.

Quoi qu'il en soit, le coup avait été terrible. L'impression s'en prolongeait. Elle menaçait de peser sur la *Jacquerie* même. Mais, sur ces entrefaites, M. Gunsbourg, légitimement audacieux, sollicita l'honneur de jouer l'œuvre. On sait l'éclat de la représentation. Ce fut un succès retentissant, proclamé par des voix sincères. Et voilà le résultat d'une initiative étrangère à Paris. Une partition de haut mérite vint enrichir le répertoire moderne. L'Opéra-Comique se rouvrit à deux battants devant l'auteur du *Mari d'un jour*, dès longtemps tenu en quarantaine inique. Nous avons la double joie de rendre à maître Edouard Ballo un hommage suprême et de fêter le sérieux avènement à la scène, d'un jeune artiste évidemment promis à la renommée. Le cas est digne d'être consigné sur les tablettes de tous les directeurs de théâtre lyrique. Et plus d'un, sans contredit, enverra le laurier que s'est assuré leur confrère de Monte-Carlo. Puissent-ils suivre son exemple en sortant des voies rebattues!

\* \*

Je voudrais dire, à présent, quelque chose de ces Jacques dont on s'apprete à nous montrer, place du Châtelet, les sombres destins. Mérimée leur a consacré tout un livre, en forme dramatique, et, par endroits, d'une franche beauté. Le quatorzième siècle, l'un des plus sinistrement riches de l'histoire de France, en épisodes effrayants, n'a point de plus tragique sujet de cauchemar que le souvenir de cette révolte des paysans contre l'autorité des seigneurs.

Au déclin de la féodalité, le joug des puissants se faisait d'autant plus lourd sur les faibles que s'amoindrisait l'effective autorité des maîtres féodaux. D'une part, le sentiment des franchises communales entretenait, depuis deux siècles, les populaires énergies. De l'autre, le pouvoir royal, dans un intérêt qui devait être bientôt celui de l'unité française, luttait contre les grands vassaux en favorisant la liberté des villes. Les seigneurs se défendirent âprement, quelquefois sauvagement.

En 1357, les récoltes manquèrent : l'impôt n'en fut pas allégé. L'hiver qui survint fut d'une indicible rigueur : tout se fit, pour le peuple, souffrance. L'été suivant, nouvelle absence de moissons. Les gelées du dernier hiver avaient tué les germes et des grêles réitérées, au mois de mai, eurent raison du peu qui avait levé. Lorsqu'on vit, à ce moment même, les collecteurs des tailles paraître dans les villages, l'exaspération ne connut plus de bornes.

Les paysans s'enfuyaient de leurs maisons. On se réfugiait en des failles, en des tanières ou même en des barques, amarrées le long des rivières. Pour se nourrir, on recourait même à l'écorce des arbres. En ces têtes surchauffées par le jeûne, de rouges pensées bouillonnaient. La haine des châteaux devint une sorte de fureur.

Il y eut des assemblées mystérieuses où l'on jura de poursuivre tous les seigneurs « comme des loups ». Un homme se trouva, hardi, ardent, doué d'un certain sens d'organisation, qui s'empara du mouvement et promit aux serfs de les « faire maîtres ». C'était un fils de pauvre, né à Clermont, nommé Guillaume Charlet et qui avait, en temps, déserté les bords de l'Oise pour s'en venir à Paris. Il comptait vingt-trois ans, mais semblait de bien plus d'âge : grand de taille, d'épaules carrées, les mains larges, le visage massif, les yeux clairs. Sa parole était véhémement, pleine d'images. Le nom de Jacques Bonhomme qu'il se donna fit fortune aussitôt. Ses compagnons furent « les Jacques ». Nul n'eut moins que lui des allures de prophète : il n'eut que des allures de paysan résolu et intelligent. Le signal imaginé par lui pour conduire ses bandes fut l'appel des bergers.

En guise d'armes, on eut des fourches de fer, des faux, des hoyaux, des socs montés sur des barres et des torches faites de paille et de bois résineux. De son séjour à Paris, Guillaume avait gardé l'amour des couleurs parisiennes, le rouge et le bleu, symboles, à ses yeux, de toute espérance. Le rouge et le bleu furent les couleurs de Jacques. Des milliers d'hommes en peu de jours fraternisèrent dans « le rouge et le bleu » — dans l'indifférence du sang et le seul rêve des jours meilleurs.

\* \*

A Saint-Leu-d'Esserent, l'insurrection se manifesta pour la première fois le 21 mai, pendant la procession de la Fête-Dieu. Des soldats du comte de Clermont malmenèrent des paysans, chantant des cantiques. Car leurs passions n'étaient que sociales et nulle ombre d'irrégion ne s'y mêlait. On s'arma sur l'heure; on égorga; on brûla. Le lendemain, plus de vingt villages étaient debout, égorgeant, brûlant. Bientôt, ce fut l'ivresse des colères. On fit couler le sang à ruisseaux, on alluma des manoirs comme par folie. Des horreurs se commirent; on ne respecta ni les femmes, ni les filles des seigneurs, ni leurs enfants en bas âge.

De proche en proche, les bandes s'accroissaient de nouvelles recrues; le cercle des épouvantes s'élargissait. Chose remarquable, pas une église ne fut dévastée. Les prêtres qui parlaient au nom de l'humanité se voyaient écoutés respectueusement de ces furieux, hormis qu'ils ne prétendissent « sauver le parti des nobles ». Au mois de juin, les Jacques étaient cent mille et davantage, de la Picardie à la Bourgogne. Les soldats ne pouvaient rien contre ces « enragés » qui n'avaient pas peur de mourir et qui frappaient sans merci. Ce qu'ils disaient se résumait ainsi : « Il nous vaut mieux tomber tous morts que de souffrir l'oppression. Jamais nous ne nous arrêterons que ne soient reconnus nos droits d'hommes. » Hélas ! la force des choses les livrait à leurs instincts de brutes déchainées, souillant honteusement leur cause, sur laquelle la justice ne pouvait plus que pleurer.

\* \*

Et ce furent, alors, d'inouïes représailles. Les seigneurs, un temps écrasés, avaient « armé à grand force ». C'était, précisément, l'heure où les bandes, lasses, misérables de plus en plus, ne savaient plus que devenir. Le massacre se fit en masse à Meaux, à Montdidier, partout où l'on se rencontra. Il n'y eut pas de batailles; il y eut des boucheries. En deux mois, les campagnes, de l'Oise à la Yonne, virent plus de cadavres s'entasser qu'on n'en voit, d'ordinaire, en cinquante ans. Nous n'avons pas, ici, à nous ériger en juges de l'histoire. J'ai voulu simplement dessiner un croquis rapide d'une des crises les plus inhumaines dont l'histoire fasse mention. Et, pourtant, au fond de ces atrocités, l'humanité clamait : tout avait commencé par l'excès des souffrances. Et finalement, de telles épouvantes, la liberté sortit affaiblie, l'autorité diminuée, et la société, plus que jamais, fut en proie aux malentendus dont l'effort des siècles n'aura peut-être point raison.

Fourcaud.